

# JOURNAL INTIME ET POLITIQUE



## LA CURE

*Et sans rien, sans tressaillement,  
Comme un tantôme d'idée Qui s'installe.  
On sait. C'est là.  
Intense bouffée d'euphorie, de grand trouble.*

*Depuis, on gère ce secret.  
On le met en coffre.  
On se l'invente chaque matin, au réveil.  
Et on a peur. Comme d'une grande première.  
Et pour cause, on y croit pas ;  
Ça fait si peu longtemps.  
Et si c'était un rêve ?*

7 février

La nuit tombe. Je me réveille à peine. Et cette odeur...  
Je l'ai traînée jusqu'ici. Ce matin, j'étais encore sur le trottoir que je l'avais déjà respirée. Odeur d'hôpital. Odeur de salle publique, de toilette publique, de buanderie, de laboratoire, de bombe chimique. Elle est partout. Elle est physique. Elle demeure accrochée.

Il me semble que je viens de débouler un grand escalier. C'est arrivé vite, sans que je ne sache trop ni comment ni pourquoi. Avec chaque marche ont défilé des semaines à une allure folle. Et je me retrouve en bas sur le cul. C'est tout comme si j'avais chuté d'une falaise dans un cauchemar, sans avoir eu le temps de crier.

\*\*\*\*\*

Quatrième étage. Porte noire et capitonnée. Bureau du D<sup>r</sup> G. Gynécologue. *Prière de ne pas déranger.* Même table noire, même rideau beige, même chaise où déposer ma petite culotte. Mêmes étrières, même position. Celle de la dinde qu'on emplit de farce à Noël.

Il approche, enfonce un doigt en caoutchouc et le spéculum. Puis vient le râclage au bâton de popsicle et l'enfoncement du ventre qui me donne toujours le goût de crier pour qu'il fasse attention. Il fait cela très vite, sans me regarder une seule fois, très sérieux, très professionnel. Et j'ai eu envie de m'enfuir loin, loin toute seule sur une montagne.

Je suis invitée à passer à son bureau. Autre monde, autre décor. Chaise de cuir, lourds tapis, lourds rideaux et sombres murs. Sourcils froncés.

Il me demande si je ne m'étais jamais renseignée. Qu'il ne comprenais pas qu'on puisse se fier au hasard. Que c'était de l'inconscience. Qu'il ne voudrait pas me revoir ici chaque année.

*Les nuits assez longues.*

*Pourtant on y voit rien.*

*Rien que cette lumière aux yeux.*

*Cette joie.*

*Cette méditation aux heures en siècles.*

*Le soir, on s'enroule, on s'emmitoufle.*

*On se laine et on ne peut dormir.*

*Et la grande Rousse, l'accablante, l'inutile.*

*La vraie peur, la désordonnée prend pied.*

*Elle patine, elle glisse.*

*Et elle devient tyran.*

*On crie dans la nuit : NON !*

*Le lit n'est pas assez profond.*

*L'ombre assez noire. La laine assez tricotée.*

*Pour qu'on s'y enfonce. À jamais.*

Mon rêve se refroidit, puis c'est mon cœur qui gèle quand j'entrevois les semaines passées à compter l'argent que je n'ai pas. À regarder les tablettes du garde-manger qui s'obstinent à rester vides. À la petite chambre, au diplôme, au chômage, à l'inflation.

Alors j'ai pris la décision. Et sûrement pas par hasard !

Je rageais.

J'écumais.

hasard

inconscience

chaque année et quoi encore ? !

M'accuser de ne pas avoir constamment à l'idée que toujours mes actes sont risqués. Qu'il faut me barricader derrière les boucliers que tout spécialement vous me vendez.

Maintenant que je suis au courant de la gravité de la situation, que mon cas est urgent, qu'il veut bien faire une exception pour moi, il me donne rendez-vous la semaine prochaine à huit heures.

Et j'ai l'impression de demander la charité.

Je ne voudrais pas y retourner. J'aimerais rester comme je suis depuis deux mois.

*Et on se parle. Elle et le secret.*

*D'âme à âme D'œil à œil.*

*De grand cœur à tout petit cœur.*

*Et comme il est beau, ce corps qui porte corps.*

*Les miroirs ne sont jamais assez grands.*

*Les mains d'amants assez larges.*

*Alors on lui dit à lui.*

*« On s'arrangera, tu verras. »*

*Mais le visage s'est enfermé.*

*On l'a vu.*

*On le sait Non.*

*On ne dit plus rien.*

*Plus rien.*

*On pleure sur le secret.*

*Que raison dicte à grand renfort de bistouris.*

*Bruit de pompe opératoire.*

*On fait même en anglais.*

*En métropole ! Ladies and gentlemen...*

#### 14 février

Je voulais que tout soit fini, vite. M'en aller de là. Sortir, respirer l'air de la rue, marcher. Et oublier. Il y avait là une

quinzaine de femmes, qui attendaient, tout comme moi. Deux infirmiers rigolaient dans le fond de la salle. Comme s'il n'y avait eu personne d'autre. D'ailleurs tout cela importe peu. Combien en était-il venues ici, toutes celles qui laissaient passer un peu de leurs tripes, se délivrant d'un cauchemar, d'un fardeau. À chacune sa songerie, loin, dans une maison, un bureau, une usine, une école, avec un mari, un amant, d'autres enfants, une amie, une mère. À chacune son petit bout de peur, d'anxiété, de délivrance.

Et comme je l'ai voulu, ça c'est passé vite.

*Tubes, seringues, lit de fer.*

*On sent son bras en glace.*

*La drogue monte au cerveau.*

*Et sans même y penser, sommeil oblige.*

*L'instant d'après.*

*Ou vingt mille ans plus tard. Qui sait ?*

*On émerge des limbes.*

*Draps blancs et plein rouge aux cuisses.*

*Vite, vite, à l'infirmière.*

*Au secours, au docteur. Ça coule.*

*Ça rivière, ça gorge. Vidée, on est vidée.*

Plus tard, j'ai croisé de beaux yeux de femmes. Elles s'habillaient pour s'en aller, tout comme moi. Lentement, penseuses, silencieuses. Mais, en ce court instant où nous nous sommes regardées, il a circulé tant d'amour, tant de tendresse, tant de chagrin. Les mots sont inutiles, la parole vaine. C'était le jeu, le subtil, un doux velours d'émeraude, des feuilles de sombre et d'épines. Oeil complice, œil de chat perlé, bouton d'or et coquelicot. C'était l'aube, les oiseaux en migration. Le miroir profond de la pensée, d'une sagesse, du silence. Ciel, terre, vent, et silence.

Elles sont parties. On ne se reverra probablement jamais. Elles sont sorties en lançant *Good luck !*

Oui. Bonne chance. Bonne chance pour la vie entière. Bonne chance pour oublier, pour continuer.

\*\*\*\*\*

Et ils sont tous là, ce soir, chez moi.

Et il y a trois millions d'aiguilles à soporifique qui m'ont violé la tête. Je suis encore toute stone de mon long sommeil. Et ils sont tous là à me langer, à me poudrer, à me scolariser, à me tirer les bras, les jambes, la main, le cul.

J'en suis à me demander où est ma tête dans tout ça. Clac. On me la coupe et on en fait de la soupe. Pour les chats errants, la soupe. Hiark! Pas bonne à manger la soupe de tête d'la folle. Hiark!

Et ils sont tous là comme des chars d'assaut. Ils veulent tout savoir. Tout me dire. Ce qui est mieux pour moi, ce qui est raisonnable, et ce qui pourrait m'arriver. Et moi, je m'accroche à leurs racines, car j'ai sauté, et je ne veux plus tomber, je ne veux plus tomber.

Comment écrire cette révolte que j'accumule chaque soir contre le soleil qui s'est couché, sans avoir rien transpiré des délires que je cache et qui s'empilent dans ma tête comme les chaises d'un théâtre vide. Mon secret est mort. J'ai trop joué avec moi-même. Trop joué à ne pas faire semblant. Et on ne gagne au jeu qu'en trichant. Alors j'apprendrai à tricher....

... à faire semblant.

*On vous offre condoléances.*

*Sans funérailles, bien sûr.*

*Les tombes ne sont pas assez petites.*

*Qui s'en soucierait ?*

*Et un peu plus tard. Combien ? Six jours ?*

*Où on croyait oublier. Ou commencer.*

*Un enroulement de cordon nourrice.*

*Petit comme pruneau.*

Vient se déposer, une nuit sur le lit.

Et là, on sait que jamais, jamais on oubliera.

Sylvie Groleau